

V.

C'est en pleurant et en se lamentant, que la plupart des mineurs avaient suivi Goffin. D'autres se tenaient calmes, se soumettant sans récrimination à leur dur sort.

Les malheureux pataugeaient dans l'eau et, malgré tout, une lueur d'espoir se fit jour en leur cœur, lorsqu'ils constatèrent que l'eau leur venait de moins en moins haut.

Le chef porion avait pris une bonne direction et bientôt ils se trouvèrent à sec.

— Plus haut encore, dit le guide.

Il choisit une galerie assez large et reprit alors :

— Restons ici. L'eau ne peut nous atteindre.

— Mais malgré cela, nous mourrons, cria une voix désespérée. Une mort violente eut été préférable.

— Oui, firent plusieurs autres voix.

— La faim, la soif, l'air vicié nous tueront.

— Nous ne reverrons jamais ni femme ni enfants.

Presque tous les hommes avaient renoncé à l'espoir d'être sauvés. Plus d'un s'assit sur un tas de charbon, se cachant en pleurant la tête dans les mains.

Un enfant vint tomber à genoux devant Goffin et dit en pleurant :

— Maître, donnez-moi votre bénédiction, avant que je meure. C'est ce que fit mon père, lorsque ma sœur était si malade.

— Mes amis, dit le brave porion, d'une voix grave et forte, ne perdez pas tout courage. Je sais où nous sommes et je vous sauverai. Mais il faut que vous m'aidiez.

— Des promesses, grommela un homme.

— Ne nous abusez pas d'un espoir trompeur, dit un autre; c'est cruel, cela.

Nicolas Bertrand se dressa tout à coup, et s'écria, indigné :

— Vous devriez avoir honte. Taisez-vous, lorsque le maître parle.

— Oui, oui, firent plusieurs voix.

— Mes amis, reprit Goffin, vous avez toujours eu confiance en moi... agissez-en de même, maintenant. J'aurais pu me sauver à temps avec mon fils, mais je ne l'ai pas voulu, parce que je ne pouvais faire cela. Vous avez toujours eu confiance en moi... je sais déjà où nous sommes... près d'une galerie abandonnée, qui mène à d'autres galeries, donc aussi à un pertuis.

Tout le monde se leva vivement.

L'espoir d'être sauvé rayonnait de nouveau... Hubert semblait avoir prononcé une formule magique.

— C'est ici que nous devons travailler. Nous nous diviserons en équipes, car nous ne pouvons travailler tous à la fois, l'espace est trop restreint. Nous nous relayerons. Du courage, les amis, il y a espoir certain de sauvetage.

Et Goffin, saisissant un pic, donna le premier coup.

Mathieu suivit son exemple. Comme toujours l'enfant était plus courageux que bien des hommes faits.

L'on travaillait avec ardeur, l'on creusait une galerie mais ici aussi la matière était dure et le travail avançait peu.

Goffin encourageait ses camarades, répétant sans cesse qu'il connaissait les lieux, que l'autre galerie n'était pas très éloignée.

Après quelques heures de travail, l'un des mineurs s'écria avec joie :

— Le maître a raison. Écoutez!... les coups sonnent plus sourdement... derrière ce mur il y a une ouverture.

— C'est la galerie, dit le porion ému.

— Nous serons sauvés.

— Je reverrai ma femme et mes enfants.

Le désespoir avait disparu, l'espoir avait ranimé tout le monde.

Les coups résonnaient de plus en plus sourdement.

L'on approchait de la vie...

Et plus fort encore le pic s'abattit sur le mur... ensuite un roc... et les scories éclatèrent... et la galerie s'allongeait.

— De la patience, les amis... le travail ne peut avancer que lentement, disait de temps à autre le porion. Le roc est dur... mais nous travaillons pour la femme et les enfants... pour la vie... pour le bonheur.

Le jour devait être écoulé déjà. Mais ici règnait une nuit perpétuelle.

— Encore un coup.

— Nous avons percé la muraille, jubilait-on.

Une atmosphère suffoquante prit les hommes à la gorge...

Goffin, tressaillit, il fut sur le point de laisser échapper un cri de désespoir, mais il se contint et serra les poings de rage. Il savait la vérité...

— Fermez le trou... vivement, ordonna-t-il. Du grisou... du poison.

Non, le porion ne s'était pas trompé, il y avait là une galerie abandonnée, mais celle-ci était rempli du gaz délétère qui par l'ouverture pratiquée par les prisonniers, venait à eux.

Et poussés par l'instinct de la conservation, les malheureux bouchèrent le trou, fermant ainsi l'issue vers la vie, rétablissant les murs de leur propre prison.

Mais ensuite ils jetèrent découragés, leurs outils sur le sol.

— Nous sommes perdus !

— Derrière nous l'eau, devant nous le poison.

— Pourquoi ne sommes-nous pas restés près du pertuis, nous ne souffririons plus.

Goffin entendait toutes ces exclamations désespérées. Lui aussi était rudement déçu... et c'est en tremblant qu'il serra son fils sur son cœur. Mais il dit ensuite :

— Mes amis, nous sommes des hommes, nous avons là haut des êtres chéris, et aussi longtemps que nous

en aurons les forces, nous devons travailler. Nous travaillerons dans cette direction. Venez... du courage... faisons une nouvelle galerie.

— Pour devoir tantôt refermer au plus vite l'ouverture ? Je m'étends pour mourir... que la mort vienne vite.

— Voulons-nous faire pénétrer le grisou ? Ce serait vite fait, dit un autre.

— Non, mille fois non, au nom des femmes et des enfants, tonna la voix d'Hubert Goffin. Au travail ! Faites votre devoir !

Mathieu lâcha son père, ramassa un pic et donna le premier coup.

— Quel est ce fou ? demanda un homme avec une amère dérision...

— Vous agissez en petits enfants, répondit Mathieu, se retournant. Suivez mon exemple et les ordres de mon père. Montrons au moins que nous avons été courageux en face de la mort.

— Cet enfant nous fait honte ! s'écria Melchior Clavir.

Lui, Bertrand et Labeye étaient de nouveau les vaillants collaborateurs de Goffin.

Raminés par l'exemple de l'enfant et ces paroles encourageantes, l'on se remit à l'œuvre. L'on travailla la nuit durant... mais on n'avancait que fort lentement.

Le lendemain matin, la plupart des hommes, abattus, désespérés, invoquaient la mort.

Les lumières s'étaient éteintes. L'on ne se distinguait plus, l'on ne faisait qu'entendre un sanglot de temps à autre, ou une malédiction.

Oui, c'était là le royaume de la mort... Rares étaient ceux qui obéissaient encore à Goffin, lequel gardait tout son sang-froid.

Des heures et des heures s'écoulèrent. L'on souffrait de la faim et de la soif. Comment travailler ainsi ? Pourtant quelques-uns persévéraient... Bertrand, Clavir, et le maître.

Mathieu était épuisé.



Clavir s'éloigna :

— Qui s'en va, demanda le porion, effrayé.

— C'est moi, maître, Melchior.

— Que voulez-vous faire ?

— Boire, maître.

— De l'eau qui emplit les galeries... ne le faites pas, elle est peut-être empoisonnée.

— Je ne ferai qu'humecter mes lèvres, maître, je n'en puis plus, je meurs de soif.

Mais lorsque Clavir sentit la fraîcheur de l'eau il but goulument. D'autres suivirent son exemple.

Mathieu s'était allongé contre le mur.

Le père s'assit près de lui, prit la petite main toute tremblante de fièvre dans la sienne, et murmura d'une voix douce :

— Mathieu...

— Mon père...

— Tu as faim, mon chéri.

— Oui, père, mais toi aussi...

— Voici... mon enfant... mange cela... je n'ai rien d'autre.

Le porion lui mit une chandelle dans la main.

D'autres encore mangeaient leurs chandelles.

— Père ?

— Oui, mon enfant.

— Mange-en la moitié.

— Non, Mathieu, je n'ai pas faim.

— Allons, père, prends...

Le porion dut obéir, il fit comme s'il mangeait, mais mit le bout de chandelle dans sa poche, pour pouvoir le remettre plus tard à son fils.

— Père ? dit encore la voix de Mathieu.

— Mathieu ?

— Que penserait la mère ?... et les frères et sœurs ?

— Nous serons sans doute sauvés... il faut avoir bon courage.

— Mais si nous ne sommes pas sauvés, père ? Nous gagnions le pain quotidien... Qui travaillera alors ? Tu

as caché de l'argent dans la petite écurie, n'est-ce pas ?

— Oui, mon enfant.

— Mère sait-elle cela ? Le trouvera-t-elle ?

— Oui, Mathieu.

— Je n'avais qu'un sou... je l'ai donné à la sœur... mais c'est bien peu. Comment mère pourra-t-elle vivre ?

— De braves gens s'occuperont d'elle.

— Oh oui, comme tu as fait pour les veuves et les orphelins d'Horloz.

— Mais nous serons sauvés.

— J'ai soif, père... Puis-je boire un peu ?

— L'eau est mauvaise, mon enfant.

— Un peu, père, un tout petit peu... sens comme les lèvres me brûlent, un tout petit peu, père.

Goffin prit son fils sur les genoux, et l'embrassa sur la bouche fiévreuse. Mais ses lèvres à lui étaient aussi sèches et brûlantes.

Lentement, il descendit avec son enfant, dont il humecta les lèvres... Aurait-il pu lui refuser cela ?

Ensuite, il le posa sur le sol doucement. Puis il saisit un pic en disant :

— A l'œuvre, les camarades, nous sommes des hommes, nous devons faire notre devoir.

Très peu suivirent son exemple.

— Travailler ? dit une voix, qui résonnait sinistrement dans la galerie. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé plus tôt, j'aurais pu monter. C'est votre faute, si je suis ici à agoniser.

— Honte sur toi, s'écria Clavir. Je dis que Goffin est trop bon. Il aurait pu se sauver, et plutôt que de faire cela, il est resté auprès de nous. Plutôt que de nous quitter, il a voulu mourir avec nous.

— Laissez-le dire, soupira le porion. C'est le désespoir.

Et les pics s'élevèrent et s'abattirent, et de nouveau le roc s'effrita sous les coups... mais lentement, combien lentement, la route se frayait ! Cette route qui mènerait — peut-être — à la vie.

Le dimanche s'était écoulé.

A. HANS

Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

A. HANS



MEESTER
HUBERT GOFFIN



L. Opdebeek - uitgever - Antwerpen

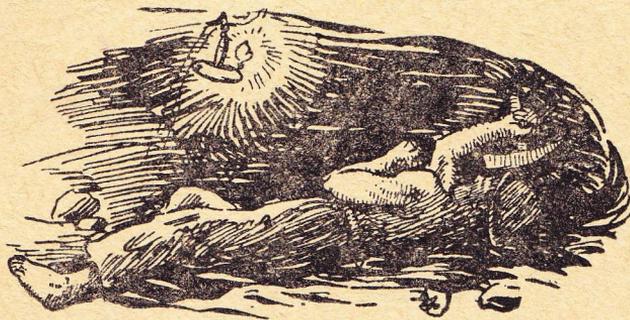
A. HANS

MEESTER HUBERT GOFFIN

Penteekeningen van EDMOND VAN OFFEL

Kleuromslag van JAN WATERSCHOOT

Derde druk



L. OPDEBEEK — UITGEVER — ANTWERPEN
1944